

## L'ÉTREINTE PALIMPSESTE DE LA PRISONNIÈRE

PHILIPPE VILAIN

Il est toujours difficile de dire à quel point une écriture peut en influencer une autre, dans la mesure où les influences ne se réalisent pas de façon consciente, et sont le produit à la fois d'un travail invisible d'écriture et de lecture, d'inspiration et d'emprunts. Aussi personnelle soit-elle, une écriture n'affiche jamais un caractère d'autonomie pure ; toujours elle dérive d'une autre. Et qui souhaiterait vérifier la traçabilité d'une écriture pourrait retrouver, plus ou moins facilement, dans chaque écriture la trace d'une autre. Ceci est vrai pour *L'étreinte*, mon premier roman, publié aux éditions Gallimard, dans la collection « L'Infini », dirigée par Philippe Sollers, en 1997, et qui peut se lire comme un hommage à Proust.

Le sujet de *L'étreinte* est la jalousie que le narrateur éprouve pour le passé de sa compagne qui a fixé, dans un livre, le souvenir de sa relation. Sa jalousie s'apparente à la jalousie que le narrateur de *La Prisonnière* éprouve pour Albertine. Les références sont d'ailleurs nombreuses, au point que le roman retisse intertextuellement un lien avec le roman de Proust. A commencer par l'épigraphe, empruntée à *La Prisonnière* : « De sorte qu'en levant une dernière fois mes yeux du dehors vers la fenêtre de la chambre dans laquelle je serais tout à l'heure, il me sembla voir le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or. » Cette épigraphe est une manière de signifier, par un phénomène d'échos, l'idée de fermeture, de claustration amoureuse, qu'annoncent les titres mêmes *La Prisonnière vs L'étreinte*. Dans les deux cas, le récit de la jalousie va parfaire les clôtures d'un monde parfaitement autarcique, un enfermement psychique, où l'obsession délirante dispute au fantasme le passé de la femme aimée. Il s'agit de décrire le mécanisme de la jalousie et la manière dont l'imaginaire s'empare de la raison jusqu'à la dominer.

Les références à *La Prisonnière* sont souvent explicites. Elles concernent, par exemple, le voyage à Venise, les séjours en Normandie, ou bien les lectures que la femme aimée fait au narrateur, et qui entrent en résonance avec celles que le narrateur réclamait à sa mère : « Je n'aurais jamais pu

croire qu'un pareil moment puisse me procurer autant de satisfaction, au point que je le lui réclamaïis souvent. D'autres fois, ses mots entraient en collision avec les images furtives d'un premier rêve, je sentais sa voix s'éteindre dans tout mon corps anesthésié par la fatigue, ses phrases cessaient peu à peu de circuler. Je m'étais déjà assoupi sur son ventre. » Par ailleurs, les caractéristiques de la jalousie du narrateur de *L'étreinte* ne sont pas si différentes de celles du narrateur de *La Prisonnière* : pour les deux, l'amour de la femme déborde du présent pour comprendre le passé, qui annonce, précisément, l'attirance, abstraite encore, pour un autre monde. La condition de l'amour est de fournir l'occasion d'un dépaysement intérieur.

Les manifestations de la jalousie du narrateur se manifestent autant par une lecture du livre écrit par la femme aimée que par une lecture, au figuré, de la femme aimée, une interprétation de son être et de son rapport au narrateur : « Dans les premiers temps, ma jalousie survenait de façon occasionnelle. Il suffisait d'un mot, d'un geste ou d'une action de sa part pour raviver la douleur que m'avait causée la relecture de son livre. Je me suis aperçu qu'elle reproduisait avec moi les mêmes choses qu'avec A. [...] Ce que j'avais pris autrefois pour des attentions particulières n'était, en réalité, que la répétition d'autres actions commandées par des désirs anciens, le recommencement d'autres scènes intérieures de notre histoire, entre lesquelles s'intercalaient des doubles de A., comme les échos, résonnant de la vie à son livre, prolongés par l'écriture. » Accumulant les détails observables, les petits faits vrais, appuyant son enquête sur des constats, son énumération concourt à rappeler, comme l'explique si bien Nicolas Grimaldi, dans son *Essai sur la jalousie. L'enfer proustien*, « cette grande loi psychologique : que toujours l'imagination est en raison inverse de la perception, de sorte que nous affabulons d'autant moins que nous percevons d'autant plus. » Il y a ainsi des fois où la raison pense reprendre le dessus sur l'imagination qui la ronge, où la conscience lucide perçoit la vérité dans toute sa transparence ; il y a aussi des fois, fulgurantes, où « l'irréductible opacité » (Grimaldi) de la femme aimée se comprend enfin.

Ces fois-là, où la jalousie cesse, le narrateur s'apaise et cesse de sentir dépossédé. Mais alors il suffit de posséder la femme aimée pour que, dans le même temps, l'amour apaisé lui-aussi, se meurt. Parce que l'amour naît surtout de l'inquiétude et de l'émotion qu'il sait susciter, de la distance

qu'il sait préserver : que cette distance soit abolie, que la menace disparaisse, que l'inquiétude soit comblée, et l'amour perd alors presque sa raison d'être. Ainsi après avoir longtemps espéré et attendu l'arrivée de la femme aimée, le narrateur de *L'étreinte* se surprend-il, à l'idée que cette attente soit comblée, à douter des motifs de son attente : « Je me surprénaiss parfois à me demander pourquoi je l'attendais, il me semblait qu'elle ne me manquait pas. » Pour être aimé, la femme doit rester lointaine, presque inaccessible. L'apaisement reste toutefois provisoire ; il est, heureusement, aussitôt tourmenté par la menace d'un retard : « Cependant, dès qu'elle avait du retard, je me remettais à l'attendre avec une angoisse accrue. » Il semble que ces narrateurs ne puissent, non seulement concevoir, mais vivre l'amour qu'à la faveur de l'imagination que cet amour parvient à produire et des émotions vives et des sentiments déceptifs qu'il provoque : tourments, angoisse, inquiétude, etc. L'amour n'est pas séparable du mal qu'il cause : « Notre amour était terroriste. »

A ce stade du délire intérieur, la jalousie devient mimétique, et le narrateur de *L'Étreinte* se solidarise du narrateur de *La Prisonnière*, non seulement au point de le comprendre, mais d'être lui : « Je me retrouvais dans la peau du narrateur de *La Prisonnière*, recherchant scrupuleusement le mensonge derrière les paroles d'Albertine, comme lui, tourmenté par une jalousie que j'entretenais, croyant que mon mal était à la fois la cause et la conséquence de mon amour pour A.E. » C'est que la souffrance, au-delà du mal et des plaisirs délicieux qu'elle inflige, au-delà des temps mêmes et des mondes, permet de reconnaître ses frères comme de se reconnaître à travers une identité littéraire, tout en amalgamant, d'un roman l'autre, la personne aimée au personnage aimé, la réel à son double imaginaire.

Ces observations, rapidement faites, demanderaient, évidemment, un développement plus rigoureux. Comparant mon premier roman à *La Prisonnière*, je souhaitais juste montrer de quelle manière l'œuvre de Proust m'avait inspiré. La comparaison pourrait s'étendre à mon septième roman, *Pas son genre*, qui emprunte clairement son titre à la fameuse parole de Swann sur Odette mais aussi et encore, son passage sur la jalousie - le moment où le narrateur, François Clément entreprend une filature de Jennifer, disparue, dans la ville d'Arras- au passage où Swann file Odette dans les nuits de Paris.

